

Longtemps nous nous sommes réveillés avec un mal de crâne

Une comédie d'Alberto Lombardo

8, rue Fernand Pelloutier 75017 Paris
Tel : 01 42 26 69 91 / 06 13 22 73 79
Email lombardoalberto@yahoo.fr
Site www.albertolombardo.fr

Tableau 1

MARIE-ANTOINETTE/ANDRÉ

Mercredi matin. Appartement de Marie-Antoinette et André. Chambre. Marie-Antoinette et André sont au lit. Marie-Antoinette est réveillée, elle regarde dans le vide. André dort encore.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais dix ans quand ma mère est morte.

ANDRÉ (*dans un demi sommeil*) : Quelle heure est-il ?

MARIE-ANTOINETTE : Ça me paraît si proche.

ANDRÉ : J'ai un de ces mal de crâne !

MARIE-ANTOINETTE : Il faisait si chaud.

ANDRÉ (*Il vérifie l'heure sur le réveil*) : C'est pas vrai ! Déjà huit heures !

MARIE-ANTOINETTE : C'est drôle dans les souvenirs, il fait souvent chaud.

ANDRÉ (*en sortant du lit*) : Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à te réveiller si tôt ; y a rien qui t'oblige.

MARIE-ANTOINETTE (*imperturbable*) : J'étais étendue sur le carrelage de la cuisine, au rez-de-chaussée. Le dos plaqué au sol, les bras et les jambes écartés.

ANDRÉ : Après tu t'étonnes de trouver les journées si longues.

Il file dans la salle de bain. On entend l'eau du robinet du lavabo couler.

MARIE-ANTOINETTE : Maman prenait son bain à l'étage.

ANDRÉ : On est bien mercredi aujourd'hui ?

MARIE-ANTOINETTE : Bain moussant. C'est quand elle avait un rendez-vous le soir.

ANDRÉ : J'ai même pas le temps de prendre une douche.

MARIE-ANTOINETTE : Un premier rendez-vous, ça se fête d'abord avant, quand on est encore seul. On ne sait jamais comment ça va tourner, alors vaut mieux fêter avant.

(Un temps.) Soudain j'entends du bruit dans l'escalier. Un grand fracas. Comme une dégringolade...

André apparaît. Il s'est aspergé d'eau le visage et les cheveux. Il prend sa chemise qui traînait dans la pièce et l'enfile.

ANDRÉ *(Il toussote)* : Je ne rentrerai pas ce soir... j'ai beaucoup de travail... après le bureau, j'irai directement au studio... je dormirai sur place. *(Il enfile son pantalon.)* Tu sais comment c'est. Rendement, rendement, ils ne me lâchent jamais.

MARIE-ANTOINETTE : Soudain j'entends ma mère qui gémit.

ANDRÉ *(à la recherche de quelque chose)* : C'est pas facile, crois-moi.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne bouge pas.

ANDRÉ : T'as pas vu mes chaussettes ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis tellement bien contre le carrelage de la cuisine.

ANDRÉ : Cesse de te torturer, tu n'y es pour rien.

MARIE-ANTOINETTE : Comment sais-tu ?

ANDRÉ *(Il a retrouvé ses chaussettes qu'il enfile.)* À force de ressasser tu finis par tout embrouiller.

MARIE-ANTOINETTE : Il serait temps que je mette le nez dehors.

ANDRÉ : Essaie de te rendormir. *(Il enfile sa veste et se chausse.)*

MARIE-ANTOINETTE : Tu as retrouvé tes chaussettes ?

ANDRÉ : Je suis prêt, je m'en vais. *(Il l'embrasse sur le front.)*

MARIE-ANTOINETTE : À ce soir.

ANDRÉ *(rectifie énergiquement)* : Demain soir !

MARIE-ANTOINETTE : Et si je venais te faire un petit coucou ce soir au studio.

ANDRÉ : Ça ne va pas être possible.

MARIE-ANTOINETTE : Pourquoi ?

ANDRÉ : Je te l'ai dit, j'ai du travail !

MARIE-ANTOINETTE: Je ne resterai pas longtemps.

ANDRÉ (*il s'énerve*) : Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle lubie de vouloir sortir, tu m'étonnes !... Tu es très fatiguée en ce moment, et tu sais combien de temps il te faut pour récupérer.

MARIE-ANTOINETTE: C'est vrai.

ANDRÉ: Alors tu ferais mieux de dormir.

MARIE-ANTOINETTE: Tu as raison.

ANDRÉ: C'est bien. (*Il lui donne un baiser sur les lèvres.*) À demain. (*Il sort.*)

MARIE-ANTOINETTE (*Seule*) : On se sent vraiment protégée avec toi.

Tableau 2

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Même jour, même appartement. Quelques secondes plus tard. Marie-Antoinette est toujours couchée. On frappe à la porte.

MARIE-ANTOINETTE : Entrez. (*Mario apparaît.*) Qui êtes-vous ?

MARIO : Je passais, je ne sais pas si j'ai bien fait.

MARIE-ANTOINETTE : Vous verrez bien. On se connaît ? (*Pas de réponse.*) Je suis encore au lit.

MARIO : Je vois.

MARIE-ANTOINETTE : Je suis vêtue légèrement.

MARIO : C'est la pleine lune ce soir. Vous êtes seule ?

MARIE-ANTOINETTE : On est toujours avec quelqu'un.

Un temps de réflexion.

MARIO : Je viens de croiser un homme, il sortait de chez vous.

MARIE-ANTOINETTE : Il est à moi, je pense.

MARIO : Ça doit être agréable de se sentir accompagnée ?

MARIE-ANTOINETTE : Quel effet il vous a fait ?

MARIO : Bien dans sa peau.

MARIE-ANTOINETTE : Ça vous a mis mal à l'aise ?

MARIO : Un peu.

MARIE-ANTOINETTE : Vous vous dites qu'il a plus de chance que vous ?

MARIO : La roue tourne. Quelqu'un l'attendait en bas de l'immeuble.

Il sort de son sac un dictaphone.

MARIE-ANTOINETTE : Vous espionnez ?

*Il allume le dictaphone. On entend des interjections et gémissements d'une femme du genre :
Ah ! Oh ! Ah toi !...*

MARIO : Une femme.

MARIE-ANTOINETTE : Une secrétaire ?

MARIO : Elle portait une robe noire moulante sans manches.

MARIE-ANTOINETTE : Alors ce n'était pas une secrétaire.

MARIO : C'est ce que je me suis dit.

MARIE-ANTOINETTE : Parlez-moi d'elle.

MARIO : C'est délicat.

MARIE-ANTOINETTE: Laissez-vous aller.

MARIO : Je ne voudrais pas vous faire de mal.

MARIE-ANTOINETTE : Y a pas de raison.

MARIO : Plutôt belle.

MARIE-ANTOINETTE : C'est déjà ça.

MARIO : Ça fait pas tout.

MARIE-ANTOINETTE : Restez vous-même.

MARIO : Une robe longue, noire, moulante, sans manches.

MARIE-ANTOINETTE : Vous l'avez déjà dit.

MARIO : Pas la longueur.

MARIE-ANTOINETTE : Ils semblaient très liés ?

MARIO : Oui.

MARIE-ANTOINETTE : Ils s'embrassaient ?

MARIO : Avec la langue.

MARIE-ANTOINETTE : Longtemps ?

MARIO : Une trentaine de secondes.

MARIE-ANTOINETTE : Ça commence à faire.

MARIO : C'est ce que je me suis dit.

MARIE-ANTOINETTE : Il lui donnait des petits baisers dans le cou tout en lui tapotant son gros cul ?

MARIO : Petit, bien ferme, ça on ne peut pas le lui enlever.

MARIE-ANTOINETTE : Mieux que le mien ? (*Elle soulève les draps et se tourne pour lui montrer son cul.*)

MARIO (*il observe et réfléchit*) : C'est pas comparable. (*Il éteint l'espèce de dictaphone.*) Après, elle l'a entraîné chez elle. Elle habite tout près, dans l'immeuble d'à côté.

MARIE-ANTOINETTE: Et vous ?

MARIO : Dans l'immeuble d'en face.

MARIE-ANTOINETTE : C'est pratique.

MARIO : Je ne me permettrais pas de me conduire comme il le fait.

MARIE-ANTOINETTE : On ne peut pas savoir.

MARIO : Je ne suis pas certain que vous mesuriez réellement la gravité de la situation. (*Petit temps.*) Pratiquement une nuit sur deux, il dort chez elle.

MARIE-ANTOINETTE : Il me dit qu'il les passe au studio. C'est plus pratique pour lui, ça lui permet de travailler au calme et c'est tout proche de son travail.

MARIO : Eh bien c'est faux.

MARIE-ANTOINETTE : Il paye le loyer du studio pour rien alors.

MARIO : Ça lui arrive de s'y rendre, une ou deux heures... quand il a des remords.

MARIE-ANTOINETTE : Le pauvre !

MARIO : Oui bon... Y a pire.

MARIE-ANTOINETTE : Ça fait longtemps que ça dure ?

MARIO : D'abord j'ai cru que vous étiez complices tous les trois. Comme des couples modernes vous voyez. Je ne me sentais pas le droit d'intervenir. Et puis je me suis mis à vous observer de plus près. J'ai remarqué que vous ne sortiez jamais. J'ai subitement réalisé que vous n'étiez au courant de rien, qu'il se jouait de vous. (*Petit temps.*) Avant-hier matin, elle

est carrément venue l'attendre en bas de votre immeuble, comme ce matin. C'est là que j'ai compris que tout n'était pas si parfait, qu'il était temps d'intervenir. Il venait de dépasser les bornes. Et elle aussi. Faut croire qu'elle est dans le coup. Ça n'a fait qu'accroître mon... ma colère. C'était la première fois qu'il se permettait un acte pareil. Une insulte à votre égard. Il venait d'enfreindre les règles, vous comprenez. Avec toujours cette... Ah !... Assurance ! Il me désespère !...

MARIE-ANTOINETTE (*étonnée*) : Parce qu'elle connaît mon existence ?

MARIO : C'est évident. Ils se moquent de vous.
Il sort une longue-vue et un casque de son sac.

MARIE-ANTOINETTE : Qu'est-ce que c'est ?

MARIO : Une longue-vue.

MARIE-ANTOINETTE : Elle est longue.

MARIO : Vous voulez jeter un œil ? Vous allez devoir vous lever. (*Elle se lève, Il ouvre la fenêtre. Il lui tend la longue-vue.*) Par là.

MARIE-ANTOINETTE : C'est chez elle ?

MARIO : Oui.

MARIE-ANTOINETTE : Mais c'est tout près.

MARIO : Ils sont en pleine activité. Vous voyez bien ? (*Il lui pose un casque sur les oreilles. On entend des gémissements.*)

MARIE-ANTOINETTE : Y a même le son.

MARIO : Je l'ai mise sur écoute.

MARIE-ANTOINETTE : Il va être très en retard.

MARIO : C'est tout l'effet que ça vous fait ?

Elle referme la fenêtre et lui rend son casque. Plus de son.

MARIE-ANTOINETTE: Je vais vous demander de sortir.

Il commence à ranger son matériel.

MARIO: Vous avez besoin de vous retrouver seule ?

MARIE-ANTOINETTE: Oui.

MARIO: Vous allez prendre une décision.

MARIE-ANTOINETTE: Ça me fatigue rien que d'y penser.

MARIO: Décider c'est avancer.

MARIE-ANTOINETTE: Avancer c'est marcher.

MARIO: Marcher c'est bon pour la santé. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je poursuive ma petite enquête ?

MARIE-ANTOINETTE : J'aurais toujours plaisir à vous voir.

MARIO: Courage ! On va trouver une solution.

MARIE-ANTOINETTE: En sortant ne fermez pas la porte... *(On entend la porte claquer.)* ... Ça m'angoisse.

Tableau 3

FERNANDA/ANDRÉ

Dans la nuit de mercredi à jeudi. Appartement de Fernanda et André. Chambre. Ils viennent de faire l'amour.

FERNANDA : Cinq fois ! Elle m'a appelée cinq fois. Est-ce que tu te rends compte ? Tu vas me dire si ça te met dans des états pareils, ne réponds pas. Je ne suis pas censée savoir que c'est elle à chaque fois. D'autant plus que j'attendais ton coup de fil, qui n'est jamais venu d'ailleurs. Elle ne trouvait pas sa brosse à dents. Elle s'inquiétait de savoir si je ne la lui avais pas empruntée par mégarde. Cinq fois elle m'a posé la question, cinq fois j'ai répondu non sans m'énerver. Elle me harcèle ! Ça fait un mois qu'on ne s'est pas vues et c'est seulement aujourd'hui qu'elle me parle de sa brosse à dents. Quelle hygiène de vie ! C'est à faire fuir même les plus acharnés. Ça m'a toujours rebuté de sortir avec elle. Bien sûr, à présent, le

problème ne se pose plus. Mais avant, quand elle m'obligeait à venir avec elle faire les courses... Quelle honte ! Je marchais toujours trois pas derrière elle pour qu'on ne puisse pas faire le rapprochement. Sa brosse à dents ! Évidemment que c'est moi qui l'ai prise. Ça m'intéressait de savoir combien de temps elle mettrait à s'en apercevoir. Un mois ! Tu me diras avec son hémiplégie, elle n'a plus trop l'occasion de sortir. Mais tout de même, ça ne l'empêche pas de recevoir des visites de temps en temps. Il n'y a pas foule, je te le concède. Ne serait-ce que pour les infirmières ! C'est des êtres humains ces femmes-là. Et après, elle me reproche de ne pas lui rendre visite plus souvent. Le plus fort c'est qu'elle ne comprend pas. Tu te souviens la dernière fois, ça m'a rendu malade pendant trois semaines. (*André commence à s'agiter.*) Quand elle est dans son lit en train de geindre, je n'ai qu'une envie, lui plaquer un oreiller sur la gueule, et l'étouffer, l'étouffer. C'est qu'elle s'accroche ! Tant que je saurais qu'elle respire, je ne serais pas moi-même. J'ai le droit de vivre moi aussi ! Cinq fois ! Après j'ai branché le répondeur. Ça ne l'a pas empêchée de hurler dans la boîte. Ça me donne la nausée. Un jour je le ferai. (*Il se lève.*) Qu'est-ce que tu fais ?

ANDRÉ : Je dois retourner au studio, j'ai un dossier à terminer. (*Il se lève et commence à s'habiller.*)

FERNANDA : En plein milieu de la nuit, c'est une plaisanterie ?

ANDRÉ : Un dossier important à rendre à la première heure demain matin.

FERNANDA : Pourquoi ne travailles-tu pas ici ?

ANDRÉ : Tous mes documents sont là-bas, tu sais bien.

FERNANDA : J'y crois pas ! La moitié de ta vie tu la passes dans ce foutu studio.

ANDRÉ : On toujours fonctionné comme ça. Tu disais que ça t'arrangeait, que ça entretenait la flamme.

FERNANDA : Une nuit sur deux, ça ne me suffit plus.

ANDRÉ : Franchement, je ne te comprends pas.

FERNANDA : Après tout ce temps, faire encore appartement à part !

ANDRÉ : Ça évite la routine.

FERNANDA : Ça la déplace.

ANDRÉ: Qu'est-ce qui ne va pas ?

FERNANDA : J'ai envie.

ANDRÉ : Tu plaisantes ? On vient de le faire !

FERNANDA (*plaintive*) : Tu vois bien que l'angoisse n'a pas disparu. C'est à cause de ma mère, je te dis. J'en ai besoin. (*Quémandeuse.*) Juste un petit peu !? (*Elle se jette sur lui.*)

ANDRÉ (*il essaye de se dégager*) : Quand comprendras-tu qu'on n'est pas fait pareils.

FERNANDA : Ne sois pas modeste.

ANDRÉ (*Il se dégage*) : Je dois vraiment y aller.

FERNANDA : Je te respecte, d'accord ! Tu as besoin de te retrouver seul la moitié du temps, d'accord ! Je ne t'en fais pas souvent le reproche, j'ai tort ! On ne passe pas toutes nos nuits ensemble, d'accord ! De toute façon, tu ronfles ! Seulement quand tu me fais la grâce de ta présence, par pitié fais en sorte que tes batteries se rechargent plus rapidement. D'accord ?

ANDRÉ : Tu en redemandes parce que c'est moi ou parce que tu ne peux pas t'en passer ?

FERNANDA : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... Au plus fort du coït, quand il m'arrive de crier ton nom, je ne commets pas d'impair que je sache.

ANDRÉ : Avec les autres, t'étais autant en demande ?

FERNANDA : Avant toi je ne me souviens pas. C'est toi mon existence.

ANDRÉ : Sérieusement ?

FERNANDA : Tu en connais beaucoup des femmes qui accepteraient d'être séparées par intermittence de l'homme de leur vie, pendant cinq ans, surtout quand ça se passe dans la même ville et qu'il n'y a aucune raison raisonnable qui motive ce genre de situation.

ANDRÉ : Je conçois que j'ai beaucoup de chance.

FERNANDA : Alors, rends-moi la monnaie !

ANDRÉ : Considère que c'est déjà fait.

FERNANDA : Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi.

ANDRÉ : Demain soir, je rattraperai le temps perdu, je te le promets. (*Il veut l'embrasser, elle détourne son visage.*) T'es belle. (*Il se dirige vers la sortie. Elle le poursuit.*)

FERNANDA : Mécréant, avare, cupide !

ANDRÉ (*off*) : Tu as raison de laisser brancher ton répondeur.

FERNANDA : Ordures !
Elle se remet au lit et s'enfouit la tête sous l'oreiller.

Tableau 4

FERNANDA/MARIO

Jeudi matin. Quelques secondes plus tard. Fernanda est toujours au lit, elle tourne le dos à la porte. Mario rentre en toussotant.

FERNANDA (*Croit parler à Mario*) : Je savais bien que tu finirais par céder.

MARIO : Il s'agit d'une méprise.

FERNANDA : Allez viens ! Tu vois comme je suis peu rancunière.

MARIO : Si je puis me permettre... ?

FERNANDA : J'avais oublié que tu avais une voix si pénétrante.

MARIO (*flatté*) : Vous trouvez ?

FERNANDA : C'est drôle, c'est quand on ne se regarde pas qu'on s'en rend vraiment compte.

MARIO : C'est fort judicieux.

FERNANDA : C'est ça parle-moi, fais-moi l'amour par-derrière tout en m'accablant d'injures ordurières, brutalise-moi, sors de tes gonds, surprends-moi !

MARIO : Si je comprends bien tu me demandes d'être quelqu'un d'autre.

FERNANDA : En quelque sorte.

MARIO : Je ne te suffis plus ?

FERNANDA : Détends-toi et prends ça comme un jeu.

MARIO : Ça cache quelque chose.

FERNANDA : Ah! Tu m'épuises tiens ! (*Elle se retourne, voit Mario et se lève d'un bond.*) Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Comment êtes-vous entré ?

MARIO : Par la porte.

FERNANDA : Comment avez-vous osé ...?

MARIO : Je me suis laissé prendre au jeu.

FERNANDA : Pas totalement, apparemment.

MARIO : Vous vous seriez laissée faire ?

FERNANDA : Je n'aurais pas su que c'était vous.

MARIO : Vu l'état actuel de la situation, il m'eut été difficile de répondre à votre appel.

FERNANDA : Pourquoi, vous n'êtes pas du matin ?

MARIO : Vous voyez devant vous un homme en colère.

FERNANDA : Vous avez perdu les clés de chez vous ?

MARIO : Je suis très remonté contre vous.

FERNANDA : Vous êtes le propriétaire de la voiture en stationnement que j'ai défoncée hier matin.

MARIO : Non. Qu'est-ce que vous dites des femmes qui prennent les hommes des autres ?

FERNANDA : C'est assez commun. Qui prend qui ?

MARIO : Tout de même, ce n'est pas très sain.

FERNANDA : Quoi donc ?

MARIO : D'entretenir une relation avec un homme marié.

FERNANDA : Chaque épouse a son époux.

MARIO : Et quel est votre rôle dans tout ça ?

FERNANDA : Je suis l'épouse.

MARIO : Vous insinuez que vous avez votre propre époux ?

FERNANDA : C'est le premier constat d'une épouse.

MARIO : Et votre époux le sait ?

FERNANDA : J'espère pour lui.

MARIO : Et ça ne le dérange pas que vous fréquentiez un époux qui n'est pas à vous.

FERNANDA : Quel époux ?

MARIO : Alors qui est l'homme qui vient de sortir de chez vous et avec lequel je vous ai vue hier matin ? Vous attendiez devant chez lui et vous vous êtes embrassés pendant trente secondes.

FERNANDA : C'est mon époux.

MARIO : Il a deux femmes ?

FERNANDA : Il sortait de chez son analyste.

MARIO : Ce n'est pas ce qu'elle dit.

FERNANDA : Qui ?

MARIO : La prétendue analyste.

FERNANDA : Et que dit-elle ?

MARIO : Qu'il est à elle.

FERNANDA (*dans un cri*) : Mensonges ! (*Silence.*)

MARIO : Vous ne le saviez pas ?

FERNANDA : Non.

MARIO : C'est un goujat ! Il vous a fait croire que c'était son analyste ?

FERNANDA : Oui.

MARIO : Vous n'avez pas cherché à vérifier ?

FERNANDA : Non.

MARIO : Ça ne vous a pas paru étrange qu'il suive une analyse ?

FERNANDA : Oh non ! (*Petit temps.*) Je l'ai surpris la semaine dernière en regardant par la fenêtre, il sortait de l'immeuble d'à côté. Je déteste regarder par la fenêtre. Là je ne sais pas pourquoi... bref, il m'a expliqué qu'il avait besoin d'y voir un peu plus clair, qu'il se faisait suivre depuis quelques semaines. J'ai pensé que ce serait amusant d'aller l'attendre à la sortie.

MARIO : Il vous appartient vraiment ? Je veux dire... vous êtes liés... l'anneau et tout...?

FERNANDA : La bague au doigt c'est pas une preuve infaillible. Et elle, elle est liée ?

MARIO : Je ne lui ai pas vraiment posé la question.

FERNANDA : Vous avez préféré la ménager. Moi, je n'en vaud pas la peine.

MARIO : C'est à dire que les données ne sont plus les mêmes. En rentrant, j'étais persuadé que vous étiez mouillée jusqu'au menton...

FERNANDA : ... Cou !

MARIO : Je vous en voulais.

FERNANDA : Vous m'avez agressée sans savoir. Vous n'avez même pas cherché à comprendre. Vous étiez sûr de vous. Vous êtes un petit homme. Vous avez un esprit étroit, une pensée réduite, des manières locales. *(Elle le gifle.)*

MARIO : Oh ! Je suis désolé ! Tout me paraissait si limpide.

FERNANDA : Vous êtes un amateur !

MARIO : Je suis réellement confus.

FERNANDA : Vous auriez pu vérifier la véracité de vos déductions avant de venir m'attaquer.

MARIO : Ça me chagrine que nous partions d'un mauvais pas tous les deux.

FERNANDA : Pied !

MARIO : C'est la première fois que ça m'arrive, je vous prie de le croire. C'est à cause d'elle. Elle m'a ému.

FERNANDA *(dans un cri)* : Et moi !?

Il ne sait pas quoi répondre, il attend qu'elle se calme.

MARIO : Qu'allez-vous faire ?

FERNANDA : L'important c'est de gagner, récupérer son bien.

MARIO : Vous êtes une femme active.

FERNANDA : Je gagne cinq mille euros par mois.

MARIO : Vous vous en sortirez toujours.

FERNANDA : C'est évident.

MARIO : Alors laissez-le lui, elle n'a pas d'autre activité.

FERNANDA : Profitez de la situation. Puisqu'elle vous touche tant que ça, prenez-la ! Moi je garde ce que j'ai et tout le monde est content. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

MARIO : Vous croyez ?

FERNANDA : Sûr. Sortez maintenant, j'ai mal à la gorge. (*Il ne bouge pas.*)

MARIO : J'avoue que je ne vous comprends pas.

FERNANDA : Je vous ai demandé de sortir.

MARIO : Il est avec elle en ce moment.

FERNANDA : Qu'est-ce que vous dites ?

MARIO : Il l'a trouvée agitée hier matin quand il l'a quittée, ça l'a inquiété.

FERNANDA : Mais qui êtes-vous, que voulez-vous ? Vous écoutez aux portes !

MARIO : Pas systématiquement. J'ai du très bon matériel. (*Il sort son matériel de son sac.*)
Vous voulez voir ?

FERNANDA : On dirait que ça vous excite.

MARIO : Je ne veux que votre bonheur.

FERNANDA : Allez-vous en !

MARIO : À mon avis, vous devriez entrer en contact avec elle. Il ne faut pas laisser pourrir la situation.

FERNANDA : Vous êtes malade !

MARIO : Je vous laisse son numéro. (*Il dépose un morceau de papier sur le lit.*) Je pourrais organiser une petite entrevue dans le square, cet après-midi par exemple.

FERNANDA : Déguerpissez ou j'appelle la police !

MARIO : Je compte sur vous. (*Il disparaît.*)

Tableau 5

MARIE-ANTOINETTE/FERNANDA/ MARIO

Jeudi après-midi. Au square. Il fait très chaud. Fernanda et Mario attendent.

FERNANDA : Je vous préviens je n'ai pas beaucoup de temps.

MARIO : Elle ne va pas tarder. Ah la voilà !

Marie-Antoinette, très épuisée, apparaît en traînant les pieds sur le gravier. Elle met sa main devant ses yeux pour se protéger du soleil.

FERNANDA (*commente*) : Elle n'a pas l'air en grande forme.

Marie-Antoinette arrive, épuisée. Elle soupire.

MARIE-ANTOINETTE : Ouf !

FERNANDA : C'est vous ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est moi. (*Elle reprend sa respiration.*) Bonjour.

MARIO : Moi c'est Mario.

MARIE-ANTOINETTE : Marie-Antoinette.

Ils se serrent la main, puis fixent tous les deux Fernanda, qui tarde à répondre.

FERNANDA (*à contrecœur*) : Fernanda.

MARIO : Maintenant que les présentations sont faites, je vous laisse. Si vous avez besoin, je suis tout à côté.

Il disparaît.

MARIE-ANTOINETTE : Ça ne vous dérange pas si je m'assois ? (*Elle s'assoit.*) Je ne sors que très rarement. L'air du dehors ne me convient pas. De plus, ça irrite ma peau.

FERNANDA : Je pensais que c'était naturel.

MARIE-ANTOINETTE : Ça n'a pas été très simple d'arriver jusqu'ici... sortir... quitter le lit...

FERNANDA : C'est drôle. Il faut toujours qu'on se fasse des idées. En général on grossit tout, on pense que l'autre doit être bien plus belle, plus intelligente, qu'il doit y avoir une raison... Pour l'instant ça va.

MARIE-ANTOINETTE : Merci.

FERNANDA : Donc vous n'êtes pas analyste ?

MARIE-ANTOINETTE : J'essaye d'analyser le passé. Enfin... ce qu'il m'en reste.

FERNANDA : Mais vous n'en faites pas votre métier ?

MARIE-ANTOINETTE : Oh non ! (*Elle rit bêtement.*) Je ne travaille pas. Je me demande ce que je pourrais faire d'ailleurs. J'ai l'impression de vous avoir déjà vue.

FERNANDA : Par personne interposée.

MARIE-ANTOINETTE (*rit un peu trop fort, comme le font les dépressifs*) : Ah! Ah! Ah!... Ce que vous êtes drôle ! Ah !..... ça fait du bien. Ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri.

FERNANDA : Vous allez demander le divorce ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est que je ne suis pas mariée.

FERNANDA : Vous non plus, mais c'est une bonne nouvelle. Vous comptez le garder ? Vous avez l'intention de vous accrocher ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est que je ne suis pas très combative.

FERNANDA : Je vois. Sexuellement, c'est moi qui prends les commandes. Et j'ai toujours envie. Lui aussi. Nous sommes sur la même longueur d'ondes.

MARIE-ANTOINETTE : Moi je ne prends jamais d'initiatives. (*Un petit temps de réflexion.*) Non, c'est faux !

FERNANDA : Vous êtes probablement une fausse passive. Il est du genre entreprenant avec vous ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est pratiquement du non-stop. Remarquez c'est ma faute, je suis toujours au lit. Et je ne sais pas dire non.

FERNANDA (*agacée*) : Ça fait longtemps que ça dure ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est dur en permanence.

FERNANDA (*très agacée*) : Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

MARIE-ANTOINETTE : Dix ans, je crois.

FERNANDA : Ah ! C'est votre premier homme.

MARIE-ANTOINETTE : Vous l'avez deviné ? (*Fernanda fait une grimace.*) Et vous, ça fait combien de temps ?

FERNANDA : Dix ans le mois prochain.

MARIE-ANTOINETTE : Alors je suis la première.

FERNANDA : Ça reste à voir. Vous n'avez pas été très précise.

MARIE-ANTOINETTE : Maintenant ça me revient, on a fêté nos dix ans la semaine dernière.

FERNANDA : Remarquez je préfère. Ça m'aurait ennuyée de me savoir supplantée seulement un mois après notre première nuit d'amour.

MARIE-ANTOINETTE : On n'a pas couchés dès la première fois. Je l'ai fait patienter deux mois.

FERNANDA : Alors il n'aura pas su attendre le vilain petit lapin.

MARIE-ANTOINETTE : Moi aussi je l'appelle mon lapin quand je suis très en forme.

FERNANDA : Ça ne doit pas arriver souvent. (*Un temps.*)

MARIE-ANTOINETTE : Si on se place uniquement sur le plan sexuel, c'est vous qu'il a trompée.

FERNANDA : L'air du dehors semble vous faire le plus grand bien.

MARIE-ANTOINETTE : Ça m'a fait comme une étincelle.

FERNANDA : Revenons à nos lapins. Quelles sont vos intentions ? Moi, c'est tout vu, je ne lâcherai pas.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais cru comprendre. On pourrait peut-être lui demander son avis ?

FERNANDA : Il ne manquerait plus que ça qu'il ait quelque chose à dire. Je veux bien être une femme moderne, mais tout de même y a des limites !

Mario apparaît.

MARIO : Alors ? On a trouvé un terrain d'entente ?

FERNANDA : Alors ? On n'en a pas marre d'espionner ?

MARIE-ANTOINETTE : Je vous trouve très agressive.

MARIO : Ce n'est rien ! La souffrance engendre toutes sortes de réactions et je comprends la détresse dans laquelle vous vous trouvez.

FERNANDA : Oh ! Je ne peux pas supporter ce type.

MARIE-ANTOINETTE (*à Mario*) : C'est incroyable, à la lumière naturelle vous paraissez tellement différent.

MARIO : On me le dit souvent.

MARIE-ANTOINETTE (*à Fernanda*) : Qu'en pensez-vous ? (*Fernanda lui jette un regard noir.* *À Mario*) : Il est difficile de trouver un arrangement.

MARIO : Je m'en doutais. Vous ne vous posez pas les bonnes questions.

FERNANDA : Tiens donc ! On vous attendait pour ça !

MARIO (*il s'énerve*) : Vous êtes là, à vous demander laquelle vaincra, à qui revient le membre... Il ne vous est jamais venu à l'esprit que c'est contre lui qu'il importe de rassembler votre énergie. Vous détacher de son emprise, dans un premier temps, et seulement ensuite, envisager votre reconstruction. C'est ma mission de vous y aider.

FERNANDA : Bizarre cet acharnement que vous mettez à vouloir nous secourir. Vous avez une vilaine idée derrière la tête, vous, je le sens bien comme ça.

MARIO : Tous les hommes ne sont pas systématiquement pervers, intéressés ou mal intentionnés. Il en existe qui rêvent d'un monde meilleur. (*Il s'agite.*) Vous vous rendez compte de l'image de la femme que vous véhiculez ? Vous n'allez pas le laisser sans sortir comme ça ? Que ressentez-vous pour lui en cet instant précis ? Il demeure capital que vous vous exprimiez. Laissez sortir de vous tous les démons.

FERNANDA : Je voudrais le sucer jusqu'à la moelle.

MARIO : C'est à double tranchant. Vous pouvez préciser ?

FERNANDA : Je voudrais le mettre en bouillie.

MARIO : Bien ! (*À Marie-Antoinette.*) Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis déçue c'est sûr.

MARIO : Alors il faut réagir.

MARIE-ANTOINETTE : Comment ?

MARIO : Lui faire prendre conscience du borbier dans lequel il risque de s'enliser, et le faire plonger, la tête la première, en plein dedans.

FERNANDA : Ça, ça me plaît !

MARIE-ANTOINETTE : C'est peut-être un peu fort.

FERNANDA (*à Marie-Antoinette, excédée*) : Oh vous ! Vous avez plutôt intérêt à vous réveiller, parce qu'au moment du partage, je vous préviens, il ne faudra pas compter sur moi pour faire la charité.

MARIO : Calmez-vous ! L'heure n'est pas à la division. Rentrez chez vous. Je vais mettre en branle notre petite association et ce soir, avant la tombée de la nuit, je vous ferai parvenir mes instructions. Confiance !... Il fera beau demain ! *Il disparaît.*

MARIE-ANTOINETTE : Quel homme ! Enivrant, vous ne trouvez pas ?

FERNANDA : J'attends de voir.

MARIE-ANTOINETTE : Vous êtes du genre circonspect.

FERNANDA : La vie ne m'a pas aidée.

Tableau 6

MARIE-ANTOINETTE/ANDRÉ

La semaine suivante. Lundi soir. Appartement de Marie-Antoinette et André. Chambre. Marie-Antoinette et André viennent de faire l'amour.

MARIE-ANTOINETTE : Tu sembles fatigué en ce moment.

ANDRÉ : Ça ne t'a pas plu ?

MARIE-ANTOINETTE (*hésitante*) : Oui...

ANDRÉ : Pourtant j'ai tout fait comme d'habitude.

MARIE-ANTOINETTE : C'est bon de se remettre en question de temps en temps.

ANDRÉ : Pourquoi tu dis ça ?

MARIE-ANTOINETTE : Disons qu'à un certain moment, j'ai pris un peu de distance et ça m'a fait tout drôle de nous voir tous les deux en plein accouplement.

ANDRÉ : Qu'y avait-il de si risible ?

MARIE-ANTOINETTE : Je sens que tu te contractes. Si tu veux, on en parle une autre fois.

ANDRÉ : Pas du tout. Si tu as des suggestions à faire, elles sont les bienvenues.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne suis pas certaine que tu sois capable de recevoir ma vision de la chose.

ANDRÉ (*inquiet*) : La chose ?

MARIE-ANTOINETTE : D'ailleurs ça ne vient pas tellement de toi. C'est surtout moi qui me fais rire.

ANDRÉ : Explique !

MARIE-ANTOINETTE : Tu as remarqué que lorsque je t'embrasse, j'ai toujours un petit sourire en coin ?

ANDRÉ : Tu te moques ?

MARIE-ANTOINETTE : Oh ! Mon Dieu, non ! (*Fermement.*) J'assume !

ANDRÉ : C'est-à-dire ?

MARIE-ANTOINETTE : Lorsque je glisse ma main le long de ton corps, je fais toujours en sorte de ne jamais te quitter des yeux.

ANDRÉ : J'espère bien.

MARIE-ANTOINETTE : De quelle main s'agit-il ?

ANDRÉ : Pardon ?

MARIE-ANTOINETTE : Le plus souvent je te caresse avec la main gauche ou la main droite ?

ANDRÉ : C'est un nouveau jeu ?

MARIE-ANTOINETTE : La gauche. Et tu sais pourquoi ? C'est plus pratique pour moi.

ANDRÉ : Où tu veux en venir exactement ?

MARIE-ANTOINETTE : En général quand ma main atteint ton sexe, il est déjà raide.

ANDRÉ : Preuve que tu me fais de l'effet.

MARIE-ANTOINETTE : Je n'en ai jamais douté. Je tiens fermement ton sexe dans ma main comme si j'avais peur qu'il m'échappe et pour ne pas perdre de temps.

ANDRÉ : Qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai jamais vue comme ça.

MARIE-ANTOINETTE : Tu as raison, j'arrête, après tout ça ne regarde que moi.

ANDRÉ (*intrigué*) : Non, non, continue, ça m'intéresse.

MARIE-ANTOINETTE : Où en étais-je ?

ANDRÉ : Tu parlais de mon sexe.

MARIE-ANTOINETTE : Ah oui !... Le sourire, la main, le sexe, encore un sourire... J'essaye de trouver les situations les plus parlantes, tu comprends ? Voilà !... on va dire que c'est le moment de te sucer. Là, évidemment, je ne te regarde plus. J'inspire un bon coup...

ANDRÉ : Tu t'apprêtes à plonger.

MARIE-ANTOINETTE : Je vois que tu suis, c'est bien. Disons que je suis en train de négocier le dernier virage. Si je m'y prends bien on n'en a plus pour longtemps.

ANDRÉ : Je te sens nerveuse.

MARIE-ANTOINETTE : Entre parenthèse, ton sexe est toujours très propre : merci !

ANDRÉ : Tu te fous de moi !?

MARIE-ANTOINETTE : C'est une grande preuve d'altruisme. Je suce du mieux que je peux, le plus profondément possible, même si parfois je suis au bord du vomissement.

ANDRÉ : Ça suffit maintenant !

MARIE-ANTOINETTE : Si j'arrive à te faire lâcher quelques gloussements, je considère que c'est gagné.

ANDRÉ : Mais enfin, t'es fêlée !

MARIE-ANTOINETTE : De toute façon un rien te fait partir, tu t'es toujours contenté de peu.

ANDRÉ : C'est pas vrai !

MARIE-ANTOINETTE : Ça vient ! Je garde la semence dans ma bouche. Je ne veux surtout rien avoir à me reprocher.

ANDRÉ (*hurle*) : Mais tu n'avales pas !

MARIE-ANTOINETTE (*s'effondre*) : Je le savais ! Je le savais bien que tu trouverais quelque chose à redire.

ANDRÉ (*agité, veut la consoler*) : Mais c'est stupide ! Tu me pousses à bout, reconnais-le, je suis bien obligé de répondre n'importe quoi !

MARIE-ANTOINETTE (*énigmatique*) : Ça te fait du mal ?

ANDRÉ (*très doux*) : Ecoute, calmons-nous, tu veux bien ?

MARIE-ANTOINETTE (*poursuit imperturbable*) : Après avoir tout recraché et m'être rincée la bouche, je regagne le lit. Tu ne vas pas tarder à t'endormir. (*Silence.*)

ANDRÉ : Je ne te reconnais pas.

MARIE-ANTOINETTE : Et encore !... je te dis ce que je fais, je ne te dis pas ce que je pense.

ANDRÉ : On est en symbiose quand on est dans un lit tous les deux.

MARIE-ANTOINETTE : Je conçois que tu aies ton propre point de vue sur la question.

ANDRÉ : Quoi qu'il en soit, ça se passe rarement comme ça. Le plus souvent, c'est moi qui prends les commandes et crois-moi, t'es prompte à réagir.

MARIE-ANTOINETTE : C'est toi qui le dis !

ANDRÉ : Tu ne t'entends pas hurler ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne voudrais pas te faire de peine mais...tu ne t'y prends pas très bien.

ANDRÉ : C'est la meilleure ! Je me demande bien sur quoi tu te fondes. Tu n'as même pas de point de comparaison. Quand je t'ai connue t'étais vierge, c'est moi qui t'ai tout appris.

MARIE-ANTOINETTE : C'est vrai.

ANDRÉ : Et ça t'a traversé l'esprit seulement aujourd'hui. Au bout de cinq ans, tu t'es dit : tiens y a quelque chose qui ne tourne pas très rond dans ma sexualité.

MARIE-ANTOINETTE : Tu sais comme je suis lente.

ANDRÉ (*brusquement*) : Tu me caches quelque chose.

MARIE-ANTOINETTE : Non.

ANDRÉ : Il y a un homme là-dessous.

MARIE-ANTOINETTE : Tu m'en crois capable ?

ANDRÉ : Non. (*Un temps. Subitement il se rhabille.*)

MARIE-ANTOINETTE : Qu'est-ce que tu fais ?

ANDRÉ (*agressif*) : Ça ne se voit pas... ?

MARIE-ANTOINETTE : Où vas-tu ?

ANDRÉ : Au studio.

MARIE-ANTOINETTE : On devait passer la nuit ensemble.

ANDRÉ : J'ai changé d'avis. Ça peut se comprendre ? (*Il s'approche de Marie-Antoinette et lui demande fébrilement.*) : Tu n'as jamais éprouvé de plaisir avec moi ?

MARIE-ANTOINETTE : Longtemps j'ai cru. Rétrospectivement je pense qu'il s'agit une erreur.

André sort.

Tableau 7

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Même appartement, quelques secondes plus tard. Mario, qui était caché dans la pièce (dans un placard ou sous le lit) durant toute la scène précédente, apparaît.

MARIE-ANTOINETTE : Alors ?

MARIO : Merveilleuse.

MARIE-ANTOINETTE : Sincèrement ?

MARIO : Totalemment crédible.

MARIE-ANTOINETTE (*surprise et effrayée*) : Ah bon ?

MARIO : Si naturelle. On sentait que ça venait du coeur.

MARIE-ANTOINETTE : Ah bon ? C'était pas trop dégoûtant ? Je n'ai pas été trop brutale ?

MARIO : Il en a pris pour son grade. J'aurais bien aimé voir la tête qu'il faisait. De quoi avait-il l'air ?

MARIE-ANTOINETTE : J'osais à peine le regarder.

MARIO : Vous l'avez bien mouché.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais l'air d'une garce ?

MARIO : Vous étiez vous-même.

MARIE-ANTOINETTE : Une ou deux fois, j'étais sur le point de tout laisser tomber, de le prendre dans mes bras et de le consoler. Mais je savais que vous étiez là. J'étais comme prise au piège.

MARIO : Des histoires tout ça ! Vous avez dit exactement ce que vous pensiez.

MARIE-ANTOINETTE (*rectifie*) : Mais pas du tout !

MARIO (*comme s'il n'avait pas entendu*) : Oh ! Tout ce que vous lui avez balancé !... Vous m'avez épaté.

MARIE-ANTOINETTE : Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

MARIO : Ça dépend de ce que vous attendez. (*Il la fixe intensément.*) Vous êtes satisfaite de vous, j'espère ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne saurais dire.

MARIO : Vous ne ressentez pas un léger mieux ?

MARIE-ANTOINETTE : Un début d'énergie, peut-être.

MARIO : Ça devrait vous faire plaisir...

MARIE-ANTOINETTE (*timidement*) : Oui.

MARIO : ... Vous donner la force de sortir de cet imbroglio.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne sais pas.

MARIO : Vous voulez dire que ça ne va rien changer ?

MARIE-ANTOINETTE : Je vous en prie, ne vous mettez pas en colère.

MARIO (*stupéfait*) : Vous allez poursuivre comme avant ? Demeurer la bonne petite femme qui continue à recevoir les bras ouverts son infidèle de mari ? (*Elle soupire.*) Vous me déconcertez.

MARIE-ANTOINETTE : Vous m'en voulez ? (*Il soupire.*) Oh la la ! Je suis une ingrante. Vous faites tellement pour moi. (*Un temps.*) Vous croyez qu'il est avec elle maintenant ?

MARIO : Après tout ce que vous lui avez mis, s'il n'y est pas, je revends ma caméra.

MARIE-ANTOINETTE : Le pauvre !... S'il savait ce qui l'attend.

MARIO : Il l'a bien cherché.

MARIE-ANTOINETTE : Et si elle nous trahissait ?

MARIO : C'est un risque.

MARIE-ANTOINETTE (*agitée*) : Elle en serait capable... pour se le garder pour elle toute seule. Qu'est-ce qui va me rester à moi ?

MARIO : Je suis là.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne me sens pas dans mon état normal quand je suis avec vous.

MARIO : Ah oui ?

MARIE-ANTOINETTE : J'ai des envies, des espèces de pulsions.

MARIO : Ça provient du bas ventre ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est cela.

MARIO : Et c'est la première fois que vous ressentez une chose pareille ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui... enfin, aussi vite... avec un étranger. C'est comme si l'univers prenait possession de mon être.

MARIO : C'est pas banal. (*Silence gêné.*) Bon ! Je dois aller voir ce qui se passe là-bas, il vaut mieux ne pas la laisser sans surveillance trop longtemps.

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez raison.

MARIO : Patience ! La lumière est au bout du chemin.

MARIE-ANTOINETTE : Vous me donnez de la grâce !

MARIO : C'est mon rôle.

Mario disparaît.

Tableau 8

FERNANDA/ANDRÉ

Pendant ce temps... Appartement de Fernanda et André. Fernanda est train de boire un verre ; elle attend. André arrive et la serre contre lui. Elle reste de marbre.

FERNANDA (*froidement*) : Déjà de retour ?

ANDRÉ : Quel accueil !

FERNANDA : Je ne t'attendais que demain. Tu devais dormir au studio ce soir.

ANDRÉ : Je voulais te faire une surprise. Je pensais que ça te ferait plaisir.

FERNANDA : Ça te ressemble si peu. Tu n'arrivais pas à trouver le sommeil ?

ANDRÉ : Je te dérange ?

FERNANDA : Avoue que je suis en droit de me demander ce que ça peut bien cacher ton envie subite de débarquer ici en plein milieu de la nuit.

ANDRÉ : Parfois l'homme est imprévisible.

FERNANDA : Tiens c'est une idée, je vais essayer de deviner, ça nous occupera. Je propose que nous procédions par élimination.

ANDRÉ : Si ça t'amuse.

FERNANDA : Décidément ce soir tu me surprends. Remarque ce n'est pas pour me déplaire. Alors ?... C'est un fervent désir sexuel qui t'a fait voler jusqu'à moi ?

ANDRÉ : Qu'est-ce que tu penses ?

FERNANDA : Y a des limites dans la métamorphose. (*Un temps.*) Tu ne venais tout de même pas pour me surprendre ?

ANDRÉ : Aurais-tu quelque chose à me cacher ?

FERNANDA : Tu me crois capable de recevoir un autre homme ou une autre femme quand tu n'es pas là ?

ANDRÉ : Pourquoi femme ?

FERNANDA : Pourquoi toujours un homme ?

ANDRÉ : Tu as déjà eu ce genre de relation ?

FERNANDA : Homosexuelle, tu veux dire ?

ANDRÉ : Tu sais très bien.

FERNANDA (*Semble hésiter*) : Nnon !...

ANDRÉ : À quoi tu joues ?

FERNANDA : Non je n'ai jamais eu de relation avec une femme. Et toi ?

ANDRÉ : Oui.

FERNANDA : Ah !

ANDRÉ : Toi !

FERNANDA : Oh !... Et à part ça ?

ANDRÉ : Personne d'autre, bien sûr !... quelle idée !

FERNANDA : Bien ! (*Silence. Il se rapproche d'elle, séducteur.*)

ANDRÉ : Gourmande comme tu es, comment pourrais-je trouver la place ? (*Elle glousse.*)
Et si c'était le cas ?

FERNANDA: Je t'arracherais un bout de peau. Ça te saisirait, ça te surprendrait. Je ne te laisserais pas le temps de riposter, de réagir, de prévenir. Je brosserais tes cheveux avec une fourchette en inoxydable. Et tu souffriras (*sic*). Auparavant, je t'aurais immobilisé la tête. Je te ricanerais au visage pendant que ton sang coulerait le long de tes joues. Et je ne te nettoierai pas. Je ne verserai aucune larme. Je te rappellerais mon nom. Je t'obligerais à le répéter sur tous les tons et jamais je ne serais satisfaite. Ce sera terrible pour toi ! Je te reprocherais de ne m'avoir jamais proposé ton aide dans les tâches ménagères et d'avoir si peu pu en règle générale. Je te rappellerais les enfants dont je me suis débarrassée pour toi, je te citerais même les prénoms que je leur avais choisis. Je te montrerais les habits que je leur avais confectionnés. Dommage car ils auraient tous été à ton image. Qui sait ? Ils auraient même pu voler à ton secours dans ce moment critique. Ai-je jamais rien éprouvé pour toi ? Le sait-on ? Mais qu'importe ! Cela pourrait-il empêcher qu'une telle scène ait lieu ? S'il fallait toujours éprouver quelque chose de fort pour quelqu'un pour s'autoriser à lui faire une scène, alors décidément la vie n'aurait plus rien de sacré. C'est l'histoire qui

apporte l'émotion et non le contraire. Bref... je te ferais payer ta faiblesse, ta roublardise. Où tu iras, j'irai. Seule ta perte pourra me consoler d'avoir gâché ma vie. Voilà ma réponse ! Tu as quelqu'un d'autre dans ta vie ?

ANDRÉ : Certainement pas.

FERNANDA : Bien.

ANDRÉ : Mais je ne savais pas tout ça.

FERNANDA : Quoi ?

ANDRÉ : Pour les enfants. Je croyais que tu étais d'accord ?

FERNANDA : À partir du moment où tu ne me trompes pas, cette question n'a pas à être soulevée, j'assume.

ANDRÉ : Et... c'est vraiment ce que tu éprouves pour moi ?

FERNANDA : Encore une fois c'est ce que je t'aurais fait savoir dans l'éventualité d'une trahison de ta part, mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

ANDRÉ : Tout de même ! Il doit bien y avoir du vrai dans toutes ces paroles que tu aurais prononcées.

FERNANDA : Il y en aurait eu.

ANDRÉ : Tu avoueras que c'est assez déstabilisant comme discours.

FERNANDA : Je ne sais pas. La personne qui parle ne se rend pas forcément compte de l'impact que peuvent avoir ses paroles sur son interlocuteur. (*Un temps.*) Tout ceci ne nous donne pas de réponse. Pourquoi es-tu venu ?

ANDRÉ : Je me sentais perdu, un brusque besoin de toi.

FERNANDA : Eh bien ! Vois-tu, je te crois.

ANDRÉ : Oui, mais maintenant, c'est pire encore.

FERNANDA : Regarde le côté positif. Tu avais besoin de moi, tu es venu, je me trouvais à la maison, et toute seule de surcroît, c'est pas fabuleux ?

ANDRÉ : Je suis à fleur de peau en ce moment. J'ai l'impression de perdre pied.

FERNANDA (*brutalement*) : T'as qu'à les poser au même endroit. (*Un temps. André se dirige vers la sortie. Fernanda le retient.*) André ! (*André se retourne vers elle.*) C'est tout ce que tu as à me dire ?

ANDRÉ (*comme un réflexe, une leçon apprise par cœur*) : Mon désir pour toi est presque aussi fort que mon envie de vivre.

FERNANDA : Jamais tu ne m'as parlé comme ça.

ANDRÉ : Jamais tu n'aurais supporté. Tu me fais un effet dingue.

FERNANDA (*tâche de résister*) : Je t'interdis de me déstabiliser.

ANDRÉ (*il indique son pénis*) : Tu ne veux vraiment pas voir comment ça se manifeste ?

FERNANDA (*très agitée*) : Tais-toi !

ANDRÉ (*il touche son pénis*) : Il t'attend, tu sens pas. (*Fernanda se dirige spontanément vers le lit.*) C'est ça, mets-toi au lit, je reviens tout de suite.

FERNANDA (*se contracte*) : Où vas-tu ? Fais attention mon bonhomme !

ANDRÉ : Un petit détail à régler. J'en ai pour dix minutes.

FERNANDA (*menaçante*) : Je te le déconseille.

ANDRÉ : Après je serai tout à toi.

FERNANDA (*paniquée*) : Et si tu ne revenais pas ?

ANDRÉ (*lubrique*) : Tu m'as déjà vu manquer une occasion ? (*Il indique son sexe.*) Tu crois qu'Il pourrait le supporter. (*Elle sourit, rassurée.*) Prépare-toi à m'accueillir pour l'éternité.

Il disparaît. Fernanda soupire et plonge sa tête sous l'oreiller.

Tableau 9

FERNANDA/MARIO

Même lieu, quelques secondes plus tard. On frappe à la porte. Elle va ouvrir.

FERNANDA : Entrez ! Ne soyez pas si timide ! Vous ne faisiez pas tant de manière la première fois. Quelle belle nuit, n'est-ce pas ?

MARIO : Vous avez l'air satisfaite.

FERNANDA : On dirait que ça vous gêne ? En tout cas, je tenais à vous remercier.

MARIO : Vraiment ?

FERNANDA : Oui, grâce à vous, tout est rentré dans l'ordre. Le coup de la menace, imparable ! Oh ! J'aurais aimé que vous soyez là pour le voir danser. Ça l'a définitivement calmé.

MARIO : Vous avez fait l'amour pour fêter ça ?

FERNANDA : Ça ne saurait tarder.

MARIO : Et ça promet d'être particulièrement intense ?

FERNANDA : Disons que j'aurai l'esprit tranquille, ça me permettra de me lâcher davantage.

MARIO : C'est tout ?

FERNANDA : Vous avez mieux à me proposer ?

MARIO : Et après ? (*Silence.*)

FERNANDA (*agacée*) : Je préfère garder ce que j'ai sous la main.

MARIO : Pourquoi ? Vous avez peur de disparaître sans votre référent turgescant quotidien ?

FERNANDA : Vous avez l'œil. Ça s'appelle le grand nettoyage. On enlève la poussière, on déplace les meubles pour faire disparaître les marques qui commençaient à faire des trous dans la moquette et le lino, on découvre où se nichent les cafards et on passe un grand coup d'insecticide. On rend ça plus propre, plus clair, plus brillant, mais on garde

tout pareil. Merci pour tout. À présent vous allez pouvoir vous occuper d'elle tout votre soûl. Je n'ai plus besoin de vos services.

MARIO : Alors vous avez fait la paix ?

FERNANDA (*agacée*) : Oui ! Vous êtes sourd ?

MARIO : Vous lui avez parlé d'elle ?

FERNANDA : Ça n'a pas été nécessaire. Je l'ai tellement poussé à bout qu'il s'est rendu compte par lui-même qu'il était sur la mauvaise pente.

MARIO : Il avait l'air soulagé quand je l'ai croisé en bas de l'immeuble.

FERNANDA : Qu'est-ce que je vous disais ?

MARIO : Qui vous dit qu'il ne recommencera pas ? Qui vous dit qu'il n'est pas à nouveau chez elle en ce moment pendant que nous parlons ?

FERNANDA : Eh alors ? Il est allé récupérer ses affaires, lui faire ses adieux.

MARIO : Certains adieux durent très longtemps.

FERNANDA (*très agitée*) : Il est allé récupérer ses affaires !... Elle voudra essayer de le retenir, elle se mettra à sangloter, il sera obligé de la calmer, de la raisonner...

MARIO : ... De la baiser ! ?

FERNANDA (*hurle*) : Vous êtes le diable !

MARIO (*hors de lui*) : Réveillez-vous ! N'ayez pas peur de la tourmente ! Exaucez-vous ! Vous méritez mieux que ça ! Entre elle et vous, il ne pourra jamais choisir, c'est un malade, vous n'avez pas compris.

FERNANDA (*effondrée*) : Mais pourquoi, pourquoi vous acharner sur moi ! ?

MARIO (*autoritaire*) : Parce qu'il est temps que tu grandisses ! Suis-moi, et pas de manières, ça suffit les conneries. (*Il lui met un manteau sur le dos et ils sortent.*)

Tableau 10

FERNANDA/MARIE-ANTOINETTE, MARIO, puis ANDRÉ

Quelques secondes plus tard. Appartement de Marie-Antoinette et André. Marie-Antoinette est au lit. On entend l'eau de la douche couler. Mario et Fernanda font irruption. Mario pendant tout le début de la scène, reste en retrait.

FERNANDA : Où est-il ?

MARIE-ANTOINETTE : Partout.

FERNANDA : Je ne trouve pas ça drôle.

MARIE-ANTOINETTE : Sous la douche.

FERNANDA : J'entends l'eau couler.

MARIE-ANTOINETTE : Vous voyez.

FERNANDA : Pourquoi ?

MARIE-ANTOINETTE : Besoin de se rafraîchir.

FERNANDA : Vous avez couché ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

FERNANDA : Baisé ?

MARIE-ANTOINETTE : Aussi.

FERNANDA : Pourquoi ?

MARIE-ANTOINETTE : J'imagine qu'il en avait envie.

FERNANDA : Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis là.

FERNANDA : Pas de douche ?

MARIE-ANTOINETTE : Je préfère garder l'odeur.

FERNANDA : Peut-être qu'il se sentait sale, lui !

MARIE-ANTOINETTE : Peut-être.

FERNANDA : Il vous a parlé de moi ?

MARIE-ANTOINETTE : Non.

FERNANDA : Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Pas le temps.

FERNANDA : Ça ne vous a pas surprise de le voir ? Ça ne vous intéresse pas de savoir où vous en êtes, où vous allez, quelles sont ses véritables intentions ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

FERNANDA : Alors ?

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il m'en parlera après la douche. Après la douche, il est toujours plus causant.

FERNANDA : Vous aviez remarqué.

MARIE-ANTOINETTE : Notre histoire ne date pas d'hier.

FERNANDA : Je sais merci ! (*Un temps.*) Voyez-vous, on a décidé de continuer tous les deux, il est venu vous faire ses adieux.

MARIE-ANTOINETTE : Ah !

FERNANDA : J'espère que vous garderez un souvenir mémorable de votre dernière étreinte.

MARIE-ANTOINETTE : C'est-à-dire, comme je ne savais pas que c'était la dernière, j'ai pas fait en sorte de graver tout ça dans mon esprit.

FERNANDA : Dommage !

MARIE-ANTOINETTE : Pourtant il m'a parlé de nos prochaines vacances ensemble.

FERNANDA : Tous les trois ?

MARIE-ANTOINETTE : Il n'a pas mentionné votre nom. Il m'a dit que cet été nous n'irons pas à la mer.

FERNANDA : C'est une image. Il voulait dire que vous n'irez nulle part.

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il voulait dire que nous irons à la montagne. C'est toujours comme ça qu'on fait : la mer ou la montagne. On alterne. L'année dernière c'était la mer.

FERNANDA : La montagne !

MARIE-ANTOINETTE : Je suis formelle, c'était la mer.

FERNANDA : Nous, c'était la montagne.

MARIE-ANTOINETTE : Ah !... Donc cette année, pour vous, ce sera la mer.

FERNANDA : Et ça ne vous dérange pas ?

MARIE-ANTOINETTE : Non, l'air de la montagne me repose. Mon mari a de la famille dans les Vosges.

FERNANDA : Le mien aussi.

MARIE-ANTOINETTE : Quelle coïncidence !... *(Elle réalise, ça la fait rire.)* Ah! Ah! Ah!... que je suis stupide... Ah! Ah!... ce que vous êtes drôle ! *(Elle cesse de rire subitement.)* Moi je n'ai plus de famille et vous ?

FERNANDA *(déstabilisée)* : Je ne suis pas là pour parler de moi.

MARIE-ANTOINETTE : Il me semble que c'est ce que nous faisons depuis le début.

FERNANDA *(avec puissance)* : La véritable intimité, c'est chaque fois qu'on se retrouve impuissant vis-à-vis de soi-même, c'est toutes les fois qu'on voudrait en finir. Le reste, ce ne sont ni plus ni moins que des histoires de cul, des remèdes nécessaires contre l'ennui dévastateur.

MARIE-ANTOINETTE : Pourquoi vous empêchez-vous toujours de respirer ? (*Fernanda reste interloquée*) Vous avez dû terriblement souffrir vous aussi.

FERNANDA : Il faisait chaud ce jour-là... Dans les souvenirs, il fait toujours chaud.

MARIE-ANTOINETTE (*chaleureusement douce*) : Oui !...

FERNANDA : Je jouais dans le jardin avec ma cousine Bella. J'étais particulièrement gaie, je crois que j'étais amoureuse. Nous sautions à la corde. Soudain je vois papa qui sort de la maison emportant une énorme valise avec lui. Il traverse le jardin sans me regarder et se dirige vers sa voiture. Ce n'est pas normal, d'habitude quand il part pour travailler, il vient toujours m'embrasser ... Je me mets à trembler, j'ai cette impression désagréable que le temps de l'insouciance est en train de s'achever. Alors je cours vers lui, il est déjà au volant, sur le point de démarrer. Je me plante sur le côté gauche, près de la portière, je le fixe intensément. Il tourne son visage vers moi, des larmes coulent le long de ses joues, et il me dit : ma chérie, n'oublie jamais que papa t'aime, t'aimera toujours, ne m'en veux pas, dois partir, sinon risque de faire une grosse bêtise, plus vivable ici avec elle, Toi, tu es forte, tu t'en sortiras sûrement, n'arrête pas les prières. Et il démarre - je suis incapable de réagir tellement je suis choquée - , il s'éloigne pour toujours et me laisse seule avec l'ennemie. J'ai douze ans. Depuis ce jour, je n'ai pas cessé de prier et personne ne m'a jamais exaucée.

MARIE-ANTOINETTE : Elle t'en a fait baver ?

FERNANDA : Elle ne supportait pas l'amour qu'il me témoignait, notre complicité. Elle m'a toujours considérée comme une rivale. Tu imagines le poids, la culpabilité ! ? Elle a tout fait pour nous séparer et elle a réussi. Mais quand il est parti, ça n'a fait qu'empirer. Elle me rendait responsable de son départ à lui, de sa solitude à elle. Elle disait que j'avais gâché sa vie. Elle a dépensé son énergie à foutre en l'air la mienne. Me rabaisser, m'humilier. Lorsque j'ai été en âge de fréquenter des garçons, alors là, je ne te dis pas, elle s'en est donnée à cœur joie. Elle les trouvait toujours trop bien pour moi. Dès que j'avais le dos tourné, elle en profitait pour leur raconter deux ou trois trucs à mon sujet. Je n'ai jamais su ce que c'était, mais crois-moi, c'était efficace : ils disparaissaient sur-le-champ. Jusqu'à son dernier souffle, elle a décidé d'empoisonner mon existence. Encore maintenant, même clouée au lit, elle me harcèle au téléphone. Je ressens pour elle une telle... ! (*Elle se retient d'éclater.*)

MARIE-ANTOINETTE : Je sais ce que c'est que le ressentiment. Même si ma mère est morte depuis longtemps, elle n'en a pas fini de me miner.

FERNANDA : Toi aussi ?

MARIE-ANTOINETTE : Mais moi j'étais plutôt un fantôme pour elle. À ses yeux, je n'existais pas. Je n'ai jamais connu mon père. Il est mort juste avant ma naissance. Elle en a tellement souffert qu'elle s'est jurée de ne jamais en aimer un autre ; Elle s'envoyait en l'air avec tout ce qui se pointait. Sans état d'âme. Je lui rappelais son amour enterré. Un soir sur deux, à mon retour de l'école, je la surprénais au lit avec toujours un homme différent dans ses bras. Je me levais le matin et prenais mon petit-déjeuner toute seule parce qu'elle se prélassait encore avec son amoureux de la veille. Et lorsque j'allais la retrouver pour l'embrasser avant de partir à l'école, elle me riait au nez en me faisant remarquer que je n'étais plus un bébé. Pour elle, je n'étais qu'un embarras, un relent du passé. Elle était si belle, elle avait beaucoup de succès... jusqu'à ce qu'elle se mette à picoler...
À partir de ce moment-là, c'est devenu l'enfer. Elle s'est mise à me frapper, sans raison, quand l'envie lui prenait, partout, sur la tête de préférence. À force de me siffler et de me gratifier de jurons, elle en avait oublié jusqu'à mon prénom.

FERNANDA : Non !?

MARIE-ANTOINETTE (*en larmes*) : Si je te le dis ! (*Petit temps.*)

FERNANDA : Elle au moins, elle est morte.

MARIE-ANTOINETTE : Parfois je me le demande. Encore maintenant, je continue à la chercher dans mon appartement, encore maintenant elle fait partie de mes rêves, excepté qu'elle me tourne toujours le dos. Je dormais quand c'est arrivé, je ne me souviens de rien, tout comme s'il ne s'était rien passé.

FERNANDA : Tu aurais préféré y être pour quelque chose.

MARIE-ANTOINETTE (*saisie*) : Tu crois ?

FERNANDA : Inutile de se mentir, nous le voulons toutes. C'est seulement la peur de laisser des traces qui nous retient.

MARIE-ANTOINETTE : Tant que je n'aurais pas recouvré la mémoire, je me sentirais flotter. C'est comme si je n'avais pas le droit de vivre, tu comprends ?

FERNANDA : Qu'est-ce que tu crois ? Certaines fois j'en ai marre de devoir toujours me battre pour prouver que je vaudrais quelque chose. Elle a plongé ma vie dans les ténèbres. Je la hais, je voudrais la buter !

MARIE-ANTOINETTE: Dis-toi que tu as encore la possibilité de le faire. Moi, c'est trop tard.

Mario, qui a assisté à toute la scène, intervient.

MARIO : Rien n'est immuable.

MARIE-ANTOINETTE : Vous croyez qu'on peut métamorphoser le passé ?

MARIO : Qui se gêne ?

FERNANDA (à Mario) : En tout cas, ce n'est certainement pas vous qui allez résoudre nos problèmes.

MARIO (Très énigmatique) : Qui sait ?... En tout cas, c'est pas lui qui a trouvé la solution. Vous n'en seriez pas là sinon. Donnez-vous une chance, faites-moi confiance, je peux vous rendre heureuses, je sais quoi faire. Je vous ai loué deux chambres d'hôtel pas très loin d'ici. Voici l'adresse. *(Il tend une carte à chacune.)* Je vous appellerai quand j'aurai du nouveau.

FERNANDA : Et lui ?

MARIO : Je m'en occupe.

FERNANDA (à Marie-Antoinette) : Qu'est-ce que tu en dis ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis prête.

Marie-Antoinette enfle une veste sur sa chemise de nuit et met quelques affaires dans un sac.

FERNANDA (à Mario) : Nous vous donnons une semaine.

MARIO : C'est amplement suffisant. *(Elles se dirigent vers la sortie.)* Je suis très satisfait de vous aujourd'hui mesdames, vous venez de faire un grand pas. L'heure de la libération est proche. *(Elles sortent.)* Le monde est une fange immonde où se noient ses enfants désespérés. On m'envoie les sauver.

Quelques secondes plus tard, André sort de sa douche, nu, une serviette autour de la taille.

ANDRÉ (*surpris*) : Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

MARIO (*coquin*) : Alors, on aime à prendre son temps sous la douche ? Les bulles de shampoing plein les yeux, la mousse de savon sur les parties du corps les plus intimes, le fouet de l'eau sur la peau...

ANDRÉ : Qu'est-ce que c'est que ce guignol ? (*Il cherche Marie-Antoinette.*)

MARIO : À votre place, je ne le prendrais pas de si haut.

ANDRÉ : Ça commence à bien faire, qu'avez-vous fait de ma femme ?

MARIO : Rassurez-vous, elles sont saines et sauvées. Elles viennent de partir, bras dessus bras dessous, assez déterminées.

ANDRÉ : Ciel ! Je suis démasqué !

MARIO : Je ne voudrais pas enfoncer le clou davantage, mais ça fait déjà un petit bout de temps.

ANDRÉ : Espèce de... (*Il s'apprête à le frapper.*)

MARIO (*lui lance un t-shirt.*) : Enfilez ça.

ANDRÉ (*un brin provocateur*) : Je n'ai pas de slip non plus. (*Il ôte sa serviette.*)

MARIO (*agité, il lui tend un slip en s'obligeant de ne pas le regarder*) : C'est drôle, je ne l'avais pas remarqué jusqu'à présent, parce que j'avais d'autres poissons à fouetter...

ANDRÉ : Chats !

MARIO : Je dois reconnaître que vous êtes plutôt bel homme.

ANDRÉ : On s'est déjà vus ?

MARIO : On s'est croisés souvent.

(*André se rhabille très lentement.*)

ANDRÉ : Donc si je comprends bien c'est à cause de vous tout ça.

MARIO : J'avoue que j'y suis pour beaucoup.

ANDRÉ : Pourquoi ?

MARIO (*lyrique*) : Qu'avez-vous fait de vos vingt ans, vous, si attirant, plein de ressources, de promesses, parfaitement capable de faire le bonheur d'une femme et tellement conscient de vos capacités que vous décidez d'en prendre deux ?

ANDRÉ : C'est une condamnation ?

MARIO : Si je n'étais pas intervenu, vous auriez pu continuer comme ça jusqu'à la fin.

ANDRÉ : La fin ! C'est ce qui m'angoisse le plus. Forcément, y en a une qui périra avant l'autre.

MARIO : Et vous vous seriez retrouvé tout seul avec l'autre. J'arrive donc à propos.

ANDRÉ : Tout allait si bien, pourquoi fallait-il que vous vous en mêliez ?

MARIO : Parce que, et c'est là-dessus que je vous condamne, vous avez choisi deux femmes pas finies.

ANDRÉ : Elles sont parfaitement normales.

MARIO : Ne cherchez pas à noyer le chat !

ANDRÉ : Poisson !

MARIO : Vos femmes sont particulièrement atteintes.

ANDRÉ : Ah ! Vous trouvez ?

MARIO : Vous n'allez pas me faire croire que ça vous a échappé.

ANDRÉ : Qui n'a pas ses problèmes.

MARIO (*hors de lui*) : Non, non, vous vous êtes délibérément contenté de deux compagnes déséquilibrées afin d'assouvir en toute impunité vos fantasmes de macho contemporain. Vous ne les avez jamais considérées comme des êtres à part entière.

ANDRÉ : Mais d'où tu sors, espèce de pseudo psycho de mon cul ! Tu me rappelles mon père, il te manque plus que le fouet et le portrait sera craché.

MARIO : Et voilà où je voulais en venir, vous me donnez de la matière. C'est vous qu'il faut plaindre, vous vous êtes fourvoyé, vous manquez tellement de confiance en vous, c'en est presque touchant. Vous êtes incapable de vivre une relation normale amoureuse entre deux êtres responsables. Si vous n'envisagez pas une remise en question dans les six prochains mois, vous courez à votre perte !

ANDRÉ : Mais t'es qui pour me déballer mon avenir sans égard.

MARIO : Quand nous aurons compris que les femmes ne sont pas seulement des mères ou des petites filles, nous finirons peut-être par grandir...

ANDRÉ : Espèce de beau salaud ! *(Avec violence se jette sur lui)*

MARIO *(garde son calme)* : Je comprends votre colère, dites-vous que c'est pour votre bien.

ANDRÉ : Elles vous plaisent, avouez-le ! Vous voulez me les prendre !

MARIO *(tâche de maîtriser la situation)* : Ecoutez, mettez vous bien dans la tête que nous n'avons pas été conçus d'après le même moule. Moi, je ne fonctionne pas en terme de prendre, mais de recevoir. C'est toute la différence. Et je suis prêt à tout donner pour que chacun retrouve son intégrité. *(Avec tendresse.)* Tout ça, je ne le fais pas contre toi.

ANDRÉ : T'es pédé ?

MARIO : Me suis jamais posé la question.

ANDRÉ : Où sont-elles ? *(Mario garde le silence.)* Sois sympa, dis-moi ce qu'il faut faire ? T'as gagné là t'es content, je ferai tout ce qu tu voudras. Je t'autoriserai même à leur rendre visite de temps en temps.

MARIO : Vous plaisantez ? Je ne me serais pas autant investi dans cette histoire pour qu'à l'arrivée nous nous retrouvions tous au point de départ. Moi aussi j'ai ma fierté. Et je vais jusqu'au bout. Et je n'ai jamais eu besoin de personne. Je me suis fait tout seul.

ANDRÉ : Qu'est-ce que je vais devenir ?

MARIO : Vous pratiquez un sport ?

ANDRÉ : Jogging.

Silence. Mario regarde André avec désolation.

MARIO : Vous avez pu tenir cinq ans, c'est déjà pas mal. Il est temps de passer à autre chose, vous ne croyez pas. Quittez la ville !

ANDRÉ : Non. Je préfère attendre dans les parages des fois que vous commettiez des erreurs vous aussi.

MARIO : Comme vous voudrez. Mais je vous préviens, tout ce que vos femmes voudront, je vais être obligé de le leur donner, il ne faudra pas venir pleurer, je serais intraitable.

ANDRÉ : J'ai confiance.

MARIO : Vous semblez sûr de vous tout à coup.

ANDRÉ : Oui.

MARIO : Peut-on savoir ce qui vous rend si optimiste ?

ANDRÉ : Non.

MARIO : Même pas un petit indice ?

ANDRÉ : Je vous regarde, j'essaie d'imaginer la situation, et ça ne me convainc pas. Une femme, ça a peut-être besoin de se trouver, mais ça désire surtout qu'on la trouve. Et en profondeur, si vous voyez ce que je veux dire ?

MARIO (*très agacé*) : Il n'y a pas que ça dans la vie.

ANDRÉ : Je fais partie de mon époque moi, je colle toujours à la réalité et tu sais pourquoi, parce que je ne m'empêche jamais de jouir. Et quand je baise, j'ai pas besoin d'avoir quelqu'un d'autre dans la tête que celle que j'ai en face de moi, pour bander normalement. Et ça mon vieux, c'est la victoire assurée. Salut, on en reparlera à l'occasion. (*Il sort, satisfait.*)

MARIO : Moi aussi je fais partie de mon époque. Pour qui il se prend ce gorille. Mais j'ai une conscience moi !

Tableau 11

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Une semaine plus tard. Studio de Mario dans la pénombre. La porte d'entrée est ouverte. Marie-Antoinette apparaît, elle semble très agitée. Mario allume un briquet, ça la fait sursauter.

MARIE-ANTOINETTE : C'est vous, Mon Dieu !

MARIO : Mario, ça suffira.

MARIE-ANTOINETTE : Vous m'avez fait peur.

MARIO : Un whisky ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis dans une agitation extrême.

MARIO : Calmez-vous ! *(Il lui tend un whisky.)*

MARIE-ANTOINETTE : C'est petit chez vous.

MARIO : Ça me suffit.

MARIE-ANTOINETTE : Ça m'a beaucoup touché que vous ayez décidé de commencer par moi. Fernanda attend au café du coin.

MARIO : Parfait. Comment ça s'est passé pendant mon absence ? Il n'a pas cherché à vous recontacter ?

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il ne sait toujours pas où nous habitons. Mais ça va. À vrai dire, nous espérons beaucoup de... Annoncez tout d'un coup. Et surtout ne me ménagez pas.

MARIO : Vous avez une tâche sur le bout du nez.

MARIE-ANTOINETTE *(complètement paniquée)* : Qu'est-ce que c'est ?

MARIO : Une plaisanterie.

MARIE-ANTOINETTE : C'est malin.

MARIO : Détendez-vous. (*Petit temps.*) Donc je me suis rendu dans ce charmant petit village du Var où vous êtes née et j'ai enquêté sur la mort tragique de Rosalie Nais.

MARIE-ANTOINETTE : C'est ma mère.

MARIO : Morte le 19 avril 1991.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais donc neuf ans. J'ai toujours cru que c'était dix. Cause de la mort ?

MARIO : Chute dans l'escalier.

MARIE-ANTOINETTE : Elle a manqué la première marche ?

MARIO : Elle prenait son bain à l'étage.

MARIE-ANTOINETTE : Elle adorait ça.

MARIO : Le rapport ne précise pas quelle chanson elle fredonnait.

MARIE-ANTOINETTE : Elle se contentait de pousser des cris.

MARIO : Pourquoi ? L'eau était trop froide ?

MARIE-ANTOINETTE : Disons qu'elle avait le doigt leste. (*Un temps de réflexion.*)

MARIO : Il demeure évident que sa mort n'était pas un accident.

MARIE-ANTOINETTE : Suicide ?

MARIO : Un meurtre.

MARIE-ANTOINETTE : Mon Dieu !

MARIO : On l'a retrouvée en bas de l'escalier, son crâne complètement défoncé.

MARIE-ANTOINETTE : Qu'est-ce qui a pu produire une horreur pareille ?

MARIO : Une massue, probablement.

MARIE-ANTOINETTE : Elle n'a pas pu se faire ça toute seule ?

MARIO : Non.

MARIE-ANTOINETTE : Ah ! Et ça se termine comme ça ?

MARIO : Non.

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez du nouveau ?

MARIO : J'ai rencontré la voisine de la maison d'en face.

MARIE-ANTOINETTE (*comme une révélation*) : Madame Perlay !!!

MARIO : Quelle mémoire !

MARIE-ANTOINETTE : Tout me revient subitement.

MARIO : Elle a tout vu.

MARIE-ANTOINETTE : Et n'a jamais rien dit.

MARIO : Vous étiez très liées ?

MARIE-ANTOINETTE : Madame Perlay ?... Une perle !

MARIO : Il s'agissait donc d'un rouleau à pâtisserie.

MARIE-ANTOINETTE : C'est exact.

MARIO : Quel aplomb !

MARIE-ANTOINETTE : Merci.

MARIO : Vous l'aviez poussée au préalable ?

MARIE-ANTOINETTE : Pas du tout. Elle est tombée toute seule figurez-vous. Je me trouvais effectivement dans la cuisine, allongée sur le carrelage, quand soudain cette ordure fait sa chute. Patatra ! C'est pas vrai, je me dis, c'est la providence. Je l'entends gémir, me siffler. Je cours vers elle, elle a très mal, elle ne peut pas se relever. Elle me demande d'aller

chercher Madame Perlay. Je me retourne et je vois Madame Perlay derrière la fenêtre, en train d'observer la scène. Elle me sourit. Je lui souris. On se comprend ! À partir de ce moment-là, je ne suis plus maîtresse de mes actes. Je me dirige vers la cuisine, je prends le rouleau à pâtisserie, je reviens vers ma mère. Ses deux yeux globuleux et effrayés ne peuvent pas s'empêcher de me fixer. Je jouis de cette soudaine reconnaissance. Je la considère un instant, et je lui demande de me dire comment je m'appelle. Elle a un moment d'hésitation, mais je ne lui laisse pas le temps de répliquer... On ne sait jamais, des fois qu'elle aurait trouvé, ça m'aurait peut-être fait renoncer... Je vous laisse imaginer la suite.

Après, je retourne m'allonger dans la cuisine et je m'endors. Quand on me réveille, je ne me souviens plus de rien. Jusqu'à maintenant !

C'était donc moi ! ? C'est bien moi ! Maman est morte, c'est moi qui l'ai tuée ! Comme je suis heureuse ! C'est le plus beau jour de ma vie. Je peux marcher toute seule. Je n'ai plus mal au crâne. Je suis une femme ! Je m'appelle Marie-Antoinette.

MARIO : C'est formidable.

MARIE-ANTOINETTE : O Mario ! Tout ça, c'est à toi que je le dois !

MARIO : Certes.

MARIE-ANTOINETTE : Ne minimise pas ! Tu viens de faire rentrer le soleil dans ma vie ! Tu sais comment faire avec les femmes, toi ! Tu ne les prends pas quand tu les trouves, mais quand elles se trouvent.

Elle s'avance vers lui dans l'intention de... le remercier, il esquive.

MARIO : Vous pouvez aller dire à Fernanda que c'est son tour maintenant.

MARIE-ANTOINETTE : Ah oui !... mais, vous...

MARIO : Votre joie c'est le plus grand merci dont vous pouvez me gratifier.

MARIE-ANTOINETTE : Ah bon ? Ah d'accord !

MARIO : Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps.

MARIE-ANTOINETTE : Vous êtes un ange.

Il sourit. Elle disparaît.

Tableau 12

FERNANDA/MARIO

Même lieu. Fernanda apparaît.

MARIO : Comment allez-vous ?

FERNANDA : Je déteste les préambules. Alors ?

MARIO : Mission accomplie.

FERNANDA : Je ne vous crois pas.

MARIO : J'avais prévu. Je me suis permis de prendre des photos. En temps réel.

(Elle s'assied soudain fragile. Il lui sert un whisky.)

FERNANDA : Je me sens si vulnérable tout à coup. J'ai l'impression de me retrouver à l'école avec mon instituteur. J'étais si timide à l'époque, je rougissais à chaque fois qu'il enfonçait son doigt dans mon rectum.

MARIO : Vraiment ? Vous n'en avez jamais parlé à vos parents ?

FERNANDA : Commençons, je suis prête.

MARIO : Je vais vous montrer les photos dans l'ordre. Depuis mon arrivée jusqu'à mon départ.

FERNANDA : Ça me paraît logique. *(Mario lui tend une photo.)* C'est elle ?

MARIO : Dans son lit. Je la prends de loin. Je suis dans le hall d'entrée, je viens d'arriver. La porte de sa chambre est grande ouverte. Avec le zoom, on la voit assez nettement.

FERNANDA : On dirait qu'elle est contente de vous voir.

MARIO : Il faut dire que j'avais pris la peine de la prévenir de mon arrivée. Je lui ai téléphoné dans l'après-midi pour lui signaler que je passerais le soir même.

FERNANDA : Elle n'a pas fait de difficulté ?

MARIO : Je me suis fait passer pour votre amant. Elle était folle de joie à l'idée de voir à quoi je ressemblais.

FERNANDA : Ça ne m'étonne pas !

MARIO (*Lui tend une autre photo*) : De plus près.

FERNANDA : Elle est maquillée, on dirait.

MARIO : Parfumée aussi. Mais ça ne se voit pas.

FERNANDA : Elle a toujours éprouvé un malin plaisir à faire la cour à mes amoureux. (*Elle prend conscience de ce qu'elle vient de dire.*) Oh ! Pardon.

MARIO : Je vous en prie.

FERNANDA : Seule ?

MARIO : Elle avait prié son infirmière de la laisser.

FERNANDA : Non mais qu'allait-elle s'imaginer !

MARIO : Elle a encore de beaux restes. Elle m'a d'ailleurs trouvé très séduisant.

FERNANDA : Vous auriez été différent, elle aurait dit pareil. (*Elle prend une autre photo des mains de Mario.*) : Et là, pourquoi rit-elle ?

MARIO : Je ne sais plus... ah oui ! On parlait de vous.

FERNANDA : Et ça la faisait rire ?

MARIO : En fait elle me raconte votre histoire avec l'instituteur. C'est drôle n'est-ce pas ?

FERNANDA : Très.

MARIO : Elle insinue que c'est pure invention. (*Il lui tend une autre photo.*) Sur celle-ci, elle me demande si vous êtes toujours aussi vicieuse.

FERNANDA : Peut-on connaître la réponse ?

MARIO : Elle ne m'en laisse pas le temps. Elle me raconte une histoire sordide de brosse à dents que vous lui auriez dérobée dans le seul but d'apprécier combien de temps elle mettrait à s'en apercevoir. Bien entendu, elle s'en est rendue compte le jour même. Mais elle a préféré vous laisser mijoter un bon mois.

FERNANDA : La garce !

MARIO : Moi aussi je n'ai pas trouvé cette histoire très crédible. (*Il lui tend une autre photo.*)

FERNANDA : Qu'est-ce qu'elle regarde là ?

MARIO : Une photo de vous quand vous étiez petite. Elle prétend faire une prière tous les soirs pour vous avant de s'endormir.

FERNANDA : Pour me souhaiter du malheur.

MARIO : Elle ne précise pas.

FERNANDA : Vous lui avez demandé si elle avait pris conscience de tout le mal qu'elle m'a fait.

MARIO : Elle répond que pour une femme seule c'est pas toujours facile d'élever un enfant, qu'elle n'a rien à se reprocher, qu'elle a fait le maximum... qu'elle a fait le maximum.

FERNANDA : Venons-en au fait ! (*Mario lui tend une autre photo.*) Elle rit encore... !?

MARIO : C'est quand je lui annonce que je viens pour la tuer.

FERNANDA : Elle n'a pas l'air de vous prendre au sérieux.

MARIO : Il faut dire qu'à c'est instant, je n'étais plus très motivé, une certaine complicité s'était installée entre nous...

FERNANDA : Elle vous a ensorcelé.

MARIO (*rassurant*) : Mais je me suis rapidement ressaisi. L'important c'est votre malaise. S'il existe, ce n'est certainement pas pour rien.

FERNANDA : Merci.

MARIO : Et voilà le résultat (*Une autre photo.*)

FERNANDA : C'est vraiment elle, sous le coussin ?

MARIO : Fernanda ! Vous ne reconnaissez pas ses petites mains ridées qui essaient de m'agripper ?

FERNANDA : Vous lui avez bien précisé que c'était de ma part.

MARIO : Oui.

FERNANDA : Quelles ont été ses dernières paroles ?

MARIO : Je t'aime.

FERNANDA : Elle ne m'a jamais aimée !

MARIO : Je pense que c'est à moi qu'elle s'adressait.

FERNANDA : La garce ! (*Il lui tend une autre photo.*) Quel bel homme ! Qui est-ce ?

MARIO : Devinez ?

FERNANDA : C'est pas vrai !

MARIO : Si si.

FERNANDA : papa !!!

MARIO : Ah non ! Désolé, c'est moi. Après l'acte.

FERNANDA : C'est fou ce que ça vous transforme, c'est incroyable.

MARIO : Merci. (*Il en profite pour lui montrer la photo suivante, timidement.*) Et voilà.

FERNANDA : Bien morte !

MARIO : On ne peut pas mieux. Comment vous sentez-vous ?

FERNANDA : Légère, libre, moi-même. Tant de souffrances anéanties, d'un coup d'un seul ! Je peux enfin sans crainte répondre au téléphone. Merci, t'as vraiment assuré sur ce coup-là.

MARIO : Tout le plaisir est pour moi. (*Il lui tend une autre photo.*)

FERNANDA : Qu'est-ce que c'est ?

MARIO : C'est mon corps.

FERNANDA : Le sexe aussi ?

MARIO : Oui... au repos.

FERNANDA : Sans blague !?

MARIO : Je ne sais pas ce qui m'a pris. Quand je l'ai vu l'autre jour sortir de la douche avec sa, avec son...

FERNANDA : Elle est où ta chambre ?

MARIO : Non, non, c'est pas pour ça que je vous l'ai montré. C'est juste pour que vous sachiez que... je suis un homme normal.

FERNANDA : Ah ! Tu veux de l'argent ?

MARIO (*désespéré*) : Un jour quelqu'un me comprendra.

FERNANDA : Si tu changes d'avis t'as mon numéro.

Elle lui donne un baiser et sort.

Tableau 13

MARIO/ANDRÉ

Le temps a passé. Mario est allongé, chez lui, désœuvré, dépressif. André apparaît.

ANDRÉ : Maintenant tu vas me dire où elles sont sinon je fais un malheur.

MARIO : Vous n'avez pas l'air bien, vos traits sont tirés, vous avez maigri.

ANDRÉ : Je ne peux pas vivre sans elles. Je suis au bout du rouleau.

MARIO : C'est à cause de citoyens comme vous que l'humanité court à sa perte.

ANDRÉ : C'est à cause d'individus comme toi qu'on n'ose plus rien faire de sa vie, qu'on vote à droite et qu'on va rétablir la peine de mort.

MARIO : Retire, retire tout de suite, tu te trompes complètement. (*Silence.*) Je ne suis pas un monstre.

ANDRÉ : Quoi d'autre ?

MARIO : Je voulais seulement remettre un peu d'ordre.

ANDRÉ : J'ai pas l'impression d'y avoir gagné au change.

MARIO : Mais elles, elles vont beaucoup mieux.

ANDRÉ : Tu ne te rends pas compte des dégâts que tu génères, du mal que tu propages.

MARIO : Mensonges !

ANDRÉ : Et t'as décidé de remettre au pas tous les impies de la société ?

MARIO : Seulement ceux de la cité. Si vous voyiez tout ce que je vois ! C'est abominable ! Ça me rend malade.

ANDRÉ : C'est quoi ton moteur, qu'est-ce qui te pousse à agir d'une manière aussi... T'es attaché à un parti politique ? Une association catho, un groupe facho... ?

MARIO : J'ai pas besoin d'appartenir à un mouvement pour avoir mes propres idées.

ANDRÉ : En tout cas, elles ressemblent sacrément à certains mouvements tes putains d'idées.

MARIO (*s'effondre*) : Je voulais pas que ça se passe comme ça... C'est juste que...

ANDRÉ : À cause de toi, j'ai perdu le sens de ma vie, et en plus t'es même pas avec elles, quel gâchis ! Qui s'en occupe maintenant ? Tu as pensé qu'elles sont peut-être tombées sur des charlatans, sur des looser, ou pire encore, des proxénètes.

MARIO : Oh my god !

ANDRÉ : Mais t'as quoi dans la tête ?

MARIO : Elles avaient l'air si heureuses, si vous aviez vu l'éclat dans leurs yeux, et comme elles m'ont remercié. Rien que pour vivre des moments comme ça je suis prêt à recommencer.

ANDRÉ : Tu devrais voir un psy.

MARIO : J'ai déjà donné. Mes parents étaient tous les deux psychopathes... psychologues !

ANDRÉ : Mince alors !

MARIO : Ils n'ont jamais cru en moi.

ANDRÉ (*gêné*) : Allons, allons...

MARIO : Ils ne m'ont jamais aimé.

ANDRÉ : Ils t'aimaient certainement à leur façon. Comme tous les parents.

MARIO : Non, ils n'avaient pas la fibre. C'est pas comme toi. (*André se rétracte.*) Ça coule dans tes veines, tout cet amour qui déborde, tu es fait pour donner, 2 ou 3 quelle différence cela fait pour toi ?

ANDRÉ : Je ne suis pas sûr de tout saisir.

MARIO : Je mérite autant ton amour que n'importe qui.

ANDRÉ : Où sont mes femmes ?

MARIO : Si je te le dis... ?

ANDRÉ : Où sont-elles ?

(*Mario lui tend deux cartes de visite.*)

MARIO : Elles habitent en banlieue. Deux petites maisons avec jardin.

ANDRÉ : Pas dans la même ville ?

MARIO : Une au nord, l'autre au sud.

ANDRÉ : C'est pas pratique.

MARIO : Ça va te changer la vie.

Il aperçoit la photo de Mario nu, posée négligemment sur le sol.

ANDRÉ : C'est qui là ?

MARIO : C'est moi.

ANDRÉ : Félicitations !

MARIO : Merci.

ANDRÉ : T'as plus qu'à t'en servir maintenant.
Il s'apprête à partir.

MARIO : Tu t'en vas déjà ?

ANDRÉ : Je vais réfléchir à ta proposition. En attendant, fais de beaux rêves. Merci.

Il sort sous l'œil stupéfait de Mario.

MARIO (*Lui lance un objet*) : T'es un beau salaud !

Tableau 14

MARIE-ANTOINETTE/FERNANDA

Quelques semaines plus tard... À l'extérieur. Fernanda et Marie-Antoinette se croisent.

FERNANDA : Marie-Antoinette ?

MARIE-ANTONETTE : Fernanda ?

FERNANDA : Qu'est-ce que tu fais là ?

MARIE-ANTONETTE : Un petit retour aux sources. Et toi ?

FERNANDA : Oh ! je passais. Mais dis-moi, tu es métamorphosée

MARIE-ANTONETTE : Une vraie maison, un travail, des collègues, une vie normale quoi !

FERNANDA : Tu as le teint plus frais aussi

MARIE-ANTONETTE : Je sors. Je fais des balades, du jogging.

FERNANDA (*souçonneuse*) : Du jogging ?

MARIE-ANTONETTE (*essayant de rattraper sa gaffe*) : Tu trouves ça ridicule ?

FERNANDA : Non, non... (*Souriante.*) J'en fais aussi !

MARIE-ANTONETTE (*décontenancée*) : Ah oui !? (*Se reprenant.*) : Toi aussi, je te trouve bien. Tu as rajeuni, on dirait.

FERNANDA : C'est comme une renaissance.

MARIE-ANTONETTE : Exactement ! Je ne te cache pas que ça me fait un peu peur parfois.

FERNANDA : Ah !... C'est pas facile de grandir !... C'est pas facile la liberté !
Des nouvelles de Mario ?

MARIE-ANTONETTE : Silence radio.

FERNANDA : Très discret.

MARIE-ANTONETTE : Si on en est là, c'est beaucoup grâce à lui. (*L'air de rien*) Et André ?

FERNANDA (*faisant semblant de ne pas comprendre*) : André ?

MARIE-ANTONETTE : Tu sais... André ?

FERNANDA (*dans un cri et de mauvaise foi*) : Ah !... André !... Il m'est complètement sorti de l'esprit.

MARIE-ANTONETTE (*pas dupe*) : C'est fou ce qu'on oublie vite.

FERNANDA : Tous les hommes se confondent !

MARIE-ANTONETTE : Heureusement, nous sommes femmes !

Elles se mettent à rire.

FERNANDA (*l'air de rien*) : Pourquoi, tu as de ses nouvelles toi ?

MARIE-ANTONETTE (*faisant semblant de ne pas comprendre*) : Pardon ?

FERNANDA : André ?... Tu l'as revu ?

MARIE-ANTONETTE : Tu n'y penses pas !... Après ce qu'il nous a fait ! (*Un temps*)
Bon, eh bien, je vais rentrer.

FERNANDA : Moi aussi. On m'attend.

MARIE-ANTONETTE : Ah ! Moi ce soir, je suis libre.

FERNANDA : La solitude, ça a parfois du bon.

Marie-Antoinette émet un son pas très convaincu.

Fin

Épilogue (*facultatif*)

La chanson du Mal de Crâne

ANDRÉ : Recevoir dans son lit / À midi à minuit
Des femmes épanouies / Ça m'ouvre l'appétit

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA: Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

MARIO : Leur parler les chérir / Les écouter grandir
Les aider à vieillir / C'est là mon élixir
Comment peut-on encore/jurer que par le corps
Toutes ces histoires d'amour/je trouve ça en peu lourd

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA: Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

ANDRÉ (*à Fernanda*) : Fernanda mon humeur / Viens près de moi mon coeur
Je t'offre tout mon vit

FERNANDA (*à André*) : Désolée, j'ai besoin d'un ami

MARIO (*à Marie-Antoinette*) : Antoinette Marie / Dis-moi tous tes soucis
Livre-moi tout ton coeur

MARIE-ANTONETTE (*à Mario*) : T'as pas mieux ?... car je suis en chaleur

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA : J'aime bien les caresses / Mais j'aime aussi le
sexe. Où trouver mon bonheur ?

ANDRÉ/MARIO : Nous sommes là chères soeurs

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA : Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

MARIO : Oh! La nature humaine / Me crée bien des ulcères
En combien de semaines / Peut-on fuir cette terre

ANDRÉ : Pour moi pas de problème / J'aspire à cette vie
Je suis toujours le même / J'emmerde la mairie

MARIE-ANTONETTE : Les fatigues finies / Les maux de crâne aussi
Je tire partie de tout / Tout en restant très floue

FERNANDA : Mes humeurs balayées / Ma jalousie chassée
Je comble tous mes manques / J'ai même changé de banque

TOUS : Dans la vie en amour / Faut savoir balancer
Parce qu'on n'est pas toujours / Très sûr d'être exaucé
Parler à cœur ouvert / Tout en faisant mystères
Croire en sa destinée / Même si c'est pas gagné.
Dans la vie en amour / Faut savoir balancer
Parce qu'on n'a pas toujours / Tout en un concentré.

FIN